

## ***Désir et connaissance : Le mort saisi par le vif. Éléments pour une organologie de la libido***

par BERNARD STIEGLER

### **Abstract**

In this paper, the author comes back to the parameters of psychic and collective individuation achieved through a threefold co-determination: biological, technical, and social. He focuses particularly on the brain as a living organ, in opposition to recent studies that treat the brain as an artificial organ (an abstract machine) and wrongly understand cognition as a process of informational computation akin to that of a computer. He contends that the function of technics as conditioning cognitive life has been largely ignored, so much so that studies on cognitivism cannot account for the genesis of knowledge, namely, desire and libidinal economy. He examines the articulation between the brain as a live memory and technical artefacts as dead memories, which allows a constant requalification of the brain and the constitution of new knowledge. Finally, he reinterprets the notion of the unconscious or libido, which cannot be simply localized in the brain, as a retentional device constituted of both the live memory (the brain) and the dead memories (technical prostheses), that includes traumatypical forms, and produces cognition.

Le mort saisit le vif  
Marx

S'il est une question que la philosophie de Marx n'a pas su poser, tout en en comprenant l'importance majeure, c'est bien celle des rapports du mort et du vif.

On retrouve intacte cette impasse du matérialisme marxien dans cet espèce de matérialisme vulgaire à quoi conduisent souvent les questions autour de ce que l'on appelle la « cognition ». À mesure que progressaient les neurosciences, le cognitivisme, qui a régné au cours des vingt dernières années, a installé la compréhension du cerveau, notamment avec Daniel Dennett, au cœur de la question de la connaissance. Or, ce paradigme théorique repose sur un corps de présupposés qui conçoit la cognition essentiellement comme un processus de computation informationnelle en référence explicite à l'ordinateur.

Depuis environ quinze ans, je me suis attaché à montrer que l'ordinateur n'étant pas analysé ni même aperçu comme prothèse technique par la théorie cognitive, puisque, tout au contraire, la référence à Turing est ce qui permet de le définir

métaphysiquement comme une « machine abstraite », c'est la place de la technique en général dans la vie, et de la technique comme condition de la *vie qui connaît*, qui a été ignorée et refoulée par le cognitivisme.

La théorie mathématique de la machine abstraite est une *idéalisation mathématique* qui ne permet aucune *explication génétique* de la connaissance, et qui, surtout, empêche de penser la machine : il n'y a de machines que concrètes, c'est à dire finies.

Le cerveau n'est pas une machine abstraite, d'une part parce qu'il n'existe pas de « machines abstraites », et d'autre part parce que cet organe n'est pas une machine du tout : une machine n'est pas vivante, et c'est sa force. Le cerveau est une mémoire vivante – c'est à dire faillible, en perpétuelle destruction : elle souffre de ce que j'ai appelé une finitude rétentionnelle. Cette mémoire vive bio-logique n'est cependant qu'une mémoire *parmi d'autres* : particulièrement vive, elle n'est pourtant *rien* sans ses mémoires mortes, c'est à dire *techniques* : l'essentiel tient dans le rapport entre le vif du cerveau et le mort de ses techniques en tant que mémoires.

Or, le rapport entre mort et vif, c'est aussi ce qui constitue la question de la *libido*. C'est ce que je voudrais évoquer ici pour introduire la question d'une organologie générale comme théorie globale des organes vivants et artificiels aussi bien que des organisations, et au sein de laquelle il serait possible de poser la question de la connaissance sur sa base initiale et pensée généalogiquement, dans le style nietzschéen, à savoir *comme désir*.

S'il est un très grand texte de philosophie chez Platon, c'est bien *Le Banquet*, qui, au contraire de presque tout le reste de l'œuvre du fondateur de la métaphysique, établit la question du savoir comme la question d'une *passion*. Mais c'est aussi le *Peri psukhès* d'Aristote qui me guidera ici : l'âme connaissante y est appelée *noétique*, et la *noésis* est une modalité du rapport au premier moteur immobile qui constitue la passion d'une émotion donnant une motion, la motion cognitive qu'émeut l'impassible *theos*.

Cette pensée de la connaissance comme mouvement et émotion nécessite elle aussi une organologie générale, où les organes des sens, pensés par Aristote, appellent une organisation logique, et non seulement *aïsthésique*, qui suppose elle-même des organes symboliques qui sont aussi des artefacts.

Dans ce que j'appelle l'organologie générale, le vivant est inclut dans l'ensemble de relations transductives qui relient les différents types d'organes artificiels et vivants, dont le cerveau, aux organisations sociales où ils évoluent et se transforment, ces transformations constituant des processus d'individuation psychiques et collectives à trois brins, l'individu psychique, l'individu social, et le système technique comme individu artificiel composé lui-même d'un ensemble d'individus artificiels. L'étude de ces transformations constitue ce que j'appelle une généalogie de *l'expérience du sensible*. L'expérience du sensible, c'est la connaissance à proprement parler, qui ne concerne pas

le monde animal : celui-ci, dans ma terminologie, n'a pas d'expérience, car une expérience est *ce qui se transmet* en tant qu'expérience de la *singularité* du sensible, c'est-à-dire : en tant qu'elle est toujours elle-même singulière et inattendue.

Il y a donc un processus de triple individuation psychique, collective et technologique. que j'ai résumé comme suit dans *De la misère symbolique 1. L'époque hyperindustrielle* :

1. Le *je*, comme *individu psychique*, ne peut être pensé qu'en tant qu'il appartient à un *nous*, qui est un *individu collectif* : le *je* se constitue en adoptant une histoire collective, dont il hérite, et dans laquelle se reconnaît une pluralité de *je*.

2. Cet héritage est une adoption au sens où je peux parfaitement, en tant que petit-fils d'un immigré allemand, me reconnaître dans un passé qui n'a pas été celui de mes ancêtres, et que je peux néanmoins faire mien ; ce processus d'adoption est donc structurellement factice.

3. Un *je* est essentiellement un *processus*, et non un état, et ce processus est une *individuation* (c'est le processus d'individuation psychique) en tant que *tendance* à *devenir-un*, c'est à dire *in-divisible*.

4. Cette tendance *ne se réalise jamais* parce qu'elle rencontre une *contre-tendance* avec laquelle elle forme un équilibre *métastable* – et il faut ici souligner que la théorie freudienne des pulsions est singulièrement proche de cette conception de la dynamique de l'individuation, mais aussi les pensées d'Empédocle et de Nietzsche.

5. Un *nous* est également un tel processus (c'est le processus d'individuation collective), l'individuation du *je* étant toujours inscrite dans celle du *nous*, tandis qu'à l'inverse, l'individuation du *nous* ne s'accomplit qu'à travers celles, polémiques, des *je* qui le composent.

6. Ce qui relie le *je* et le *nous* dans l'individuation est un *milieu pré-individuel* qui a des conditions positives d'effectivité, relevant de ce que j'ai appelé les *dispositifs rétentionnels*. Ces dispositifs rétentionnels sont supportés par le milieu technique qui est la condition de la rencontre du *je* et du *nous* : l'individuation du *je* et du *nous* est en ce sens également l'individuation d'un *système technique* (ce que Simondon, étrangement, n'a pas vu).

7. Le système technique est un dispositif qui jouit d'un rôle spécifique (où tout objet est pris : un objet technique n'existe qu'*agencé* au sein d'un tel dispositif à d'autres objets techniques : c'est ce que Simondon appelle l'ensemble technique) : le fusil et plus généralement le devenir-technique avec lequel il fait système sont ainsi la possibilité de constitution d'une société disciplinaire chez Foucault.

8. Le système technique est aussi ce qui soutient la possibilité de constitution de dispositifs rétentionnels, issus du processus de grammatisation qui se déploie au sein du processus d'individuation du système technique, et ces dispositifs rétentionnels sont ce qui conditionne les agencements entre l'individuation du *je* et l'individuation du *nous* en un même processus d'individuation *psychique, collective, et technique* (ou la

*grammatisation* est un *sous-système de la technique*) qui comporte donc *trois brins*, chaque brin se divisant lui-même en sous-ensembles processuels (par exemple, le système technique en s'individuant individue aussi ses systèmes mnémotechniques ou mnémotechnologiques).

Il faut encore ajouter que, sur un autre plan,

- ce processus d'individuation triple est lui-même inscrit dans une individuation vitale qui doit être appréhendée par l'organologie générale comme individuation vitale des *organes naturels*, individuation techno-logique des *organes artificiels*, et individuation psycho-sociale des *organisations* qui les lient ;
- dans ce processus d'individuation constituant l'organologie générale où apparaît la connaissance à proprement parler, il y a des individuations de sous-systèmes mnémotechnologiques qui surdéterminent, en tant qu'organisations particulières de ce que j'appelle des rétentions tertiaires (je préciserai tout à l'heure le sens de ce terme), l'organisation, la transmission et l'élaboration des connaissances issues de l'expérience du sensible.

Le cerveau est ici un organe qui sert à prendre des *décisions*, qui, pris dans cette organologie générale, par rapport à laquelle de telles décisions peuvent justement être prises, ne peut être compris que comme tel – ce qui veut dire que les décisions ne peuvent être prises par cet organe qu'en relation transductive avec les autres organes.

Cet organe a cependant un rôle très particulier de *régulation*, et non seulement de décision : il est à la fois le siège des processus de régulation du foie, par exemple, et celui où se constituent les phénomènes propres à la conscience qui met en œuvre des règles ; et il est bien sûr le siège de la mémoire et de l'inconscient, où se constituent l'expérience du sensible et du singulier, et, à travers elle, le désir. Mais le cerveau peut-il être le siège de tout cela *seul* ? Certes non : en tant que siège de l'inconscient, c'est-à-dire du désir, il est dans un rapport aux autres organes et aux zones partielles du corps en général à travers la médiation d'objets techniques qui sont extérieurs au corps. De plus, ce rapport aux objets techniques est soumis à ou plutôt inscrit dans un rapport aux organisations sociales, constituées par les autres systèmes, et où s'inscrivent les règles d'un surmoi que le cerveau ne peut qu'intérioriser sans les constituer lui-même.

Le cerveau est donc un organe particulier dans un circuit, qui suppose un foie par exemple, à travers lequel se produisent des interactions, un *plaisir* et une *jouissance* du corps – un *circuit du désir*, par conséquent, qui est lui-même *action*, c'est à dire *économie libidinale* de relations affectives et de pratiques instrumentales au sein d'un horizon d'artefacts techniques et de traces, d'œuvres, etc., qui constituent un horizon social formé d'organisations qui concrétisent des organismes sociaux individuant eux-mêmes une *loi*.

Un tel projet n'est compréhensible que comme organologie de la mémoire en quoi consiste l'histoire de que j'ai appelé l'épiphylogenèse, dont je rappelle très rapidement qu'elle permet de conceptualiser le fait qu'avec le vivant humain, c'est à dire technique, la différenciation néguentropique en quoi consiste l'évolution ne se joue plus seulement entre mémoires germinale et somatique, mais se trouve littéralement bouleversée par l'apparition d'une troisième mémoire, artificielle et objectale, constituée par la « pellicule » des objets techniques, et à travers laquelle seulement, comme le dit Leroi-Gourhan, le « milieu intérieur » de la « cellule » socio-technique que constitue le groupe humain peut entrer en relation avec son « milieu extérieur » - Claude Bernard étant ici la référence. Je ne rappelle ce point que pour souligner, dans l'immédiat, que l'apparition de cette mémoire non vivante est aussi ce qui ouvre la question freudienne de l'apparition du désir comme défonctionnalisation des organes naturels, ou « refoulement organique », qui est liée à la conquête de la station debout, et qui, nous allons le voir, pose une question des rapports entre intérieur et extérieur de laquelle Freud a beaucoup de mal à se dépêtrer, précisément faute d'avoir compris la question épiphylogénétique, ou encore, la question de ce que je définirai, tout à l'heure, comme ensemble de rétentions tertiaires.

André Bourguignon et Cyrille Koupernik rappellent, que Freud, dans projet initial, ambitionne de fonder une théorie neurologique du désir, et tente donc de bâtir une neuro-organologie comme anatomie. Cependant, remarquent-ils,

après l'abandon de son Projet d'une psychologie scientifique, Freud a renoncé à assigner un site anatomique aux instances psychiques, qu'elles appartiennent à la première ou à la seconde topique.<sup>1</sup>

Je soutiens que cet abandon résulte d'un échec à penser la prothèse et la forme de mémoire qu'elle rend possible.

La réflexion contemporaine des neurosciences sur le système nerveux central, dont le cerveau est l'organe, n'a d'avenir que si elle se situe dans une *historicisation* de cet organe. Freud a en a compris la nécessité, mais il a échoué à la théoriser : j'essaierai dans un moment de caractériser le principal motif de cet échec.

Commençons par ce que Freud a compris, et qui est révolutionnaire, mais qui est demeuré inaperçu. Il a compris, en particulier à travers le cas de l'odorat, aussi bien dans ses échanges avec Fliess que, par exemple, dans *Malaise dans la civilisation*, que l'organologie physiologique du corps humain ne cesse de se transformer au fil de la généalogie de ce qu'il nomme l'économie libidinale, et dont le point de départ est très

---

<sup>1</sup> Après vérification, il s'agit d'un passage de Bernard Auriol (1998).

clairement, pour Freud, la *conquête de la station debout*. Le cerveau humain, comme la main humaine, comme le pied humain, comme le nez humain, et comme tout organe humain, est perpétuellement en redéfinition fonctionnelle. Il s'inscrit dans un système qui est d'abord le système organologique du corps humain. Mais ce système organologique du corps n'existe que dans un faire-système avec un autre niveau organologique que constituent les prothèses humaines, les artefacts humains, les outils, les instruments, les techniques de toutes sortes, lesquelles ne sont elles-mêmes fonctionnelles qu'à l'intérieur de fonctions sociales, dont la famille, le système géographique, le système du droit, etc., sont des dimensions, fonctions qui sont unifiées au sein d'organisations sociales : il y a ainsi trois niveaux organologiques. C'est ce que Freud ne voit pas.

La défonctionnalisation du corps humain et sa redéfinition fonctionnelle, qui est permanente, est originairement en relation avec les deux autres couches organologiques. Autrement dit, elle ne les pilote pas. La défonctionnalisation du corps humain, qui est toujours aussi une refunctionalisation, doit cependant être pensée à l'intérieur de la théorie freudienne de la libido.

Il y a ainsi un processus de coévolution du cerveau, par l'ouverture de l'éventail cortical, c'est à dire comme définition des zones corticales de l'organe neurologique humain, d'une part, et, d'autre part, des objets techniques, en particulier, les objets lithiques taillés. Cette co-évolution n'est pas commandée par l'évolution biologique qui surdéterminerait ou conditionnerait l'évolution technique : c'est une codétermination, une détermination réciproque où la technique prend cependant progressivement une place prépondérante dans les processus de sélection qui font la lutte pour la vie, et qui surdéterminent donc aussi l'évolution du cerveau. Autrement dit, les conditions d'évolution du cerveau se corréleront de plus en plus étroitement aux conditions d'évolution des silex taillés qui sont eux-mêmes des organes artificiels, jusqu'à ce que, l'évolution corticale se stabilisant, la co-évolution se déplace dès lors entre système technique et autres systèmes sociaux, puisque c'est alors que le groupe socio-ethnique apparaît, et avec lui, l'idiomatization typique de l'individuation psychique et collective, qu'il faut étroitement corréler avec l'explosion de l'évolution organologique des artefacts que sont les prothèses techniques. Est-ce le moment de constitution de la horde ? C'est en tout cas celui de l'apparition des pratiques funéraires et esthétiques selon Leroi-Gourhan. Quoi qu'il en soit, à partir de là se met en place un processus de fonctionnalisation du cerveau qui n'est plus commandé par les caractéristiques du cerveau lui-même, et c'est à ce moment que celui-ci parvient à la fin de l'ouverture de l'éventail cortical et donc se stabilise, mais bien par l'articulation du cerveau en tant que mémoire vive avec les prothèses techniques en tant que mémoires mortes, qui vont devenir à partir du Néolithique des prothèses à proprement parler mnémotechniques et

calculatoires. Ainsi se produit une extériorisation, une défonctionnalisation du cerveau lui-même, tout comme il y a eu celle du nez, de la main et du pied. Mais c'est aussi, bien sûr, une refonctionnalisation.

Avec l'hominisation, la main n'est plus motrice : elle devient fabricatrice. Quant au pied, il a une fonction motrice, bien entendu, mais en station debout, et surtout, il se met à danser. Si Leroi-Gourhan peut dire que tout commence par les pieds, Nietzsche ajoute que c'est avec eux qu'il faut penser. Il y aurait beaucoup d'autres choses à dire sur ce point. Quoiqu'il en soit, il y a une défonctionnalisation et une refonctionnalisation du cerveau qui s'inscrit dans un devenir de la technique, et qui lui-même doit être pensé en relation avec le devenir de l'organisation sociale : il y a aussi une défonctionnalisation et une refonctionnalisation du social. On le voit très bien par exemple, quand on regarde la structure familiale et son évolution. On pourrait développer cela sur mille autres plans. En particulier celui de la langue, et au-delà de la langue, de tous les supports de l'échange symbolique. Mais tout le devenir historique et politique de l'humain est cette refonctionnalisation sociale permanente, et rien de cela n'est compréhensible, en dernier ressort, sans être conçu comme le dispositif généalogique d'une économie libidinale.

La technique et ses traductions comme structures sociales constituent des supports de mémoire qui ne sont pas contenus dans le cerveau et sans lesquels le cerveau n'est rien. En tant qu'il concrétise cette relation transductive entre le mort et le vif, le social permet, par la constitution de rétentions secondaires *collectives*, et je vais développer ce point tout à l'heure, l'acquisition de savoirs nouveaux qui s'élargissent par des connexions corticales opérées comme intériorisations de ces rétentions secondaires collectives : il y a des traductions neurologiques de ces transformations, de ces élargissements, de ces refonctionnalisations, sous forme de connexions qui peuvent donc bien s'analyser du point de vue neurobiologique. Ces opérations du cerveau ne sont cependant que des conséquences, des traces de ce qui se produit en relation essentielle et originaire avec l'organologique de deuxième niveau qu'est la technique, qui constitue elle-même un système de traces, et l'organologique de troisième niveau qu'est le social, qui sélectionne parmi ces traces ce qui doit être intériorisé par les corps dans le faire-corps social, à travers ce que j'ai appelé les dispositifs rétentionnels, ce qui constitue l'individuation psychique et collective à proprement parler.

En 1905, quelques années après la publication par Freud de son *Interprétation des rêves*, Husserl développe son concept d'objet temporel pour comprendre la temporalité de la conscience, de ce système perception-conscience, ou système PC, dont *Au-delà du principe de plaisir* dira qu'il doit être étudié à partir d'un inconscient qui n'est pas temporel lui-même – et je dois rappeler brièvement quelques caractéristiques de l'objet temporel husserlien.

Un objet temporel – mélodie, film, émission de radio, discours – est *constitué* par le temps de son écoulement, ce que Husserl nomme un flux. Il n'apparaît qu'en disparaissant : c'est un objet qui passe. La conscience est également temporelle en ce sens. Un objet temporel est constitué par le fait que, *comme les consciences dont il est l'objet commun*, il s'écoule et disparaît à mesure qu'il apparaît.

Un *je* est une conscience consistant en un *flux* temporel de ce que Husserl appelle des *réentions primaires* : la réention primaire est ce que la conscience *retient* dans le *maintenant* du flux en quoi elle consiste. C'est par exemple la note qui résonne dans une note présente à ma conscience comme point de passage d'une mélodie, et où la note précédente n'est pas absente, mais bien présente, parce que maintenue dans et par le maintenant : elle *constitue* la note qui la suit en formant avec elle un rapport, l'intervalle. C'est aussi le mot que je viens de prononcer qui retient primordialement le mot qui le précède pour constituer le sens d'une phrase, qui retient elle-même la phrase précédente pour constituer l'unité de mon discours, etc. Comme phénomènes que je *reçois* aussi bien que comme phénomènes que je *produis* (une mélodie que je *joue* ou *entends*, une phrase que je *prononce* ou *entends*, une séquence de gestes ou d'actions que *j'accomplis* ou que je *subis*, etc.), *ma vie consciente consiste essentiellement en de telles réentions*. Or, ces réentions sont des *sélections* : je ne retiens pas *tout* ce qui peut être retenu : dans le flux de ce qui apparaît, la conscience opère des *sélections* qui sont les réentions en propre : si j'écoute deux fois de suite la même mélodie, ma conscience de l'objet change. Or, ces sélections se font à travers les *filtres en quoi consistent les réentions secondaires*, c'est à dire les souvenirs de réentions primaires antérieures, que conserve la mémoire, et qui constituent l'expérience. La vie de la conscience consiste en de tels agencements de réentions primaires, filtrées par des réentions secondaires, tandis que les rapports des réentions primaires et secondaires sont surdéterminés par les réentions *tertiaires* : les objets supports de mémoire et les mnémotechniques, qui permettent d'enregistrer spatialement, matériellement et techniquement des traces.

Les réentions tertiaires sont ce qui, tel l'alphabet, soutient l'accès aux fonds préindividuels de toute individuation psychique et collective. Il en existe dans toutes les sociétés humaines : les *churinga* aborigènes, les mythogrammes en général sont par exemple de telles réentions tertiaires, mais aussi les livres et le réseau numérique, qui conditionnent l'individuation, comme partage symbolique, que rend possible l'extériorisation de l'expérience individuelle dans des traces, et comme transmission.

J'ai rappelé cette théorie qui est devenue le cœur de mon travail parce que je crois que c'est faute de comprendre ce qu'il en est de la réention primaire que découvre Husserl que Freud est empêtré dans une mauvaise compréhension des rapports entre ce qu'il nomme intérieur et extérieur et qu'il ne peut pas, surtout, penser le rôle de la prothèse technique dans la constitution du désir et de l'inconscient, et comme la *Wirklichkeit* de l'économie libidinale, telle qu'elle peut conduire à ce malaise dans la



culture, c'est à dire dans l'épiphylogenèse, qui l'inquiète tant, et à si juste titre, à la fin de sa vie.

Les rétentions primaires sont susceptibles de modifier l'organisation des rétentions secondaires en retour des sélections primaires en quoi elles consistent, et qui se font selon les critères des rétentions secondaires déjà constituées. Une rétention primaire, bien sûr, à vocation à devenir une rétention secondaire. Et en le devenant, elle peut soit s'insérer au système des rétentions secondaires existant, qu'elle vient en ce cas *renforcer*, soit bouleverser cette organisation : cela signifie qu'en ce cas, elle libère un potentiel d'individuation dans les rétentions secondaires existantes mais qui, jusqu'alors, avait été refoulé : il s'agit en ce cas de ce que j'appelle une rétentions secondaires traumatypique. Ceci correspond d'ailleurs à la description par Freud, dans ses *Études sur l'hystérie*, de traces « concentriquement disposées autour du noyau pathogène ».

Les rétentions secondaires peuvent donc se trouver modifiées en retour par leurs propres sélections à l'occasion de la perception consciente de deux manières :

1. Soit comme renforcement des attentes préexistantes, contenues en creux dans les rétentions secondaires, et comme protentions, le renforcement consolidant la stéréotypisation de ces attentes qui deviennent des attentes de moins en moins capables d'être surprises par les proto-attentes et les archi-attentes auxquelles elles font pourtant écho – les proto-attentes et les archi-attentes étant alors ce que les attentes convenues masquent : ce sont donc des attentes écrans, des attentes-leurres, bref, des écrans de censure, qui masquent les rapport aux pulsions enfouies dans le moi sous formes rétentionnelles traumatypiques.

2. Soit précisément par l'intégration en retour de l'expression des traumatypes à travers la sélection primaire opérée comme rétention primaire, ce qui conduit à un bouleversement de l'organisation d'ensemble du système des rétentions secondaires. Les traumatypes sont des échos positifs des dispositifs pulsionnels, et en tant que tels, ils ne sont pas intégrables par le système PC ni même par ce que Freud nomme parfois le préconscient. Ils ne peuvent l'être qu'à la condition d'être trans-formés. Cette trans-formation, c'est ce que produit une rétention/sélection primaire, lorsqu'elle produit une signifiante, c'est à dire la surprise d'un inattendu qui affecte la conscience de telle manière que celle-ci s'individue, et franchit ce que Simondon nomme un saut quantique. Mais cet « inattendu » était en réalité attendu : il l'était, mais il était refoulé. La libération de l'inattendu est donc la libération d'une attente refoulée.

Dans le premier cas (refoulement et renforcement), il y a accentuation du pouvoir de synchronisation de la conscience, et dans le second cas, il y a au contraire diachronisation, c'est à dire expérience de la schize. C'est sur ce point que Deleuze et Guattari ont voulu s'opposer à Freud. Mais à défaut de penser la rétention, je ne crois pas qu'ils soient parvenus à en proposer une critique convaincante.

Dans la mémoire, les traumatypes sont cernés, encerclés, con-cernés si je puis dire, et en cela con-tenus par les rétentions secondaires stéréotypiques. Il y a une contention dans la rétention, un contenu dans le retenu, dont le « noyau » traumatypique est littéralement détenu : mis au secret. Les rétentions secondaires stéréotypiques forment donc un premier type de rétention secondaire, dont le deuxième type est constitué par les rétentions secondaires traumatypiques : elles sont les fruits, non pas d'un renforcement des attentes existantes, ce que j'appelle la com-préhension, mais d'une sur-préhension de ces attentes. La compréhension est la réduction au même, et la surpréhension est l'expérience de l'autre – c'est à dire l'expérience de la singularité du sensible.

Telle est l'expérience de la *signifiance*, où l'expérimenté, comme phénomène temporel qu'éprouve le système perception-conscience, vient tout à coup faire exploser les attentes convenues par les rétentions secondaires stéréotypiques, et ouvre une voie, par exemple comme mot d'esprit, mais bien plus largement, comme toute œuvre de l'esprit, pour que remonte à la surface la puissance traumatypique des rétentions secondaires refoulées, et constitue ce que l'on appellera avec Proust une anamnèse : c'est le retour d'un traumatype ancien qui, revenant comme un fantôme, comme un esprit, par exemple comme un mot d'esprit, fait écho lui-même à des archi-protentions et à des archi-rétentions (des fantasmes originaires et des scènes primitives) constituant un *dispositif pulsionnel*, tel qu'il s'est lié singulièrement dans la singularité des traumatypes d'un moi particulier.

Cependant, cette « remontée » traumatypique, qui relève toujours simultanément d'un fonds préindividuel propre au moi (proto-protentions et proto-rétentions) et vécu par lui, et d'un fonds commun à tout le vivant désirant (humain) mais qui n'a jamais été vécu par lui (archi-protentions et archi-rétentions de ce que la seconde topique appellera le ça – mais c'est aussi le passé absolu au sens de Levinas : le passé qui n'a jamais été présent), une telle remontée ne se produit jamais qu'aux conditions constituées par l'état historique des rétentions tertiaires, c'est à dire, aussi bien, des défonctionnalisations et refonctionnalisations que la rétention tertiaire suppose et permet. C'est ainsi, par exemple, qu'Hitchcock constitue un cinéma des protentions très puissant, original et populaire.

Donc, il peut y avoir deux expériences possibles de la rétention primaire comprise comme sélection primaire effectuées selon les critères que forment les rétentions secondaires : il en résulte soit le renforcement des stéréotypes dominants, soit leur mise en question par les traumatypes qui sont présents dans le moi, sous forme de ces

réentions secondaires traumatypiques occultées par les stéréotypes, et qui sont alors activées par le phénomène temporel qui survient au système PC et par le génie cathartique des agencements réentionnels en quoi il consiste. Il se peut, aussi, que ce génie cathartique ne se produise qu'après-coup, grâce à un autre phénomène : c'est le cas de la madeleine proustienne, de la mémoire involontaire, mais aussi, je le crois, de l'*anamnésis* platonicienne.

C'est comme un tel *bouleversement réentionnel* qu'il faut entendre cette phrase de Freud :

Nous appelons *traumatiques* les excitations extérieures assez fortes pour rompre la barrière représentée par le moyen de protection. Je crois qu'il n'est guère possible de définir le traumatisme autrement que par ses rapports, ainsi compris, avec un moyen de défense, jadis efficace, contre les excitations. (Freud 1923 : 36)

Or, *tout* cela, c'est à dire le traumatique qui paraît venir de l'extérieur comme le moyen de défense qui serait à l'intérieur, ne peut être constitué que par les dispositifs réentionnels secondaires. Le traumatisme de l'extérieur n'est que le support de projection d'un traumatype conservé à l'intérieur mais enfoui en lui et que les stéréotypes empêchent d'accéder à la conscience, sauf lorsqu'une pré-textualité occasionnant des processus réentionnels primaires permet de libérer tout à coup le processus de projection. Mais Freud ne le voit pas, et il ne peut pas le voir : il ne sait pas distinguer les réentions primaires des réentions secondaires.

Page 30, Freud écrit que

tous les processus d'excitation qui s'accomplissent dans les autres systèmes [que la conscience] y laissent des traces durables qui forment la base de la mémoire, des restes qui sont des souvenirs et qui n'ont rien à voir avec la conscience. (Freud 1923 : 30)

Mais la définition freudienne du système PC, qui devrait être décrit comme le siège de constitution des *réentions primaires* qui sont des *sélections primaires* et comme dépôt *dans les autres systèmes de nouvelles réentions secondaires*, rencontre ici les mêmes difficultés que celles de l'*Esquisse d'une psychologie scientifique*. Le système ne peut pas les conserver « étant donné que toutes les excitations qu'il reçoit doivent par définition rester toujours conscientes » ce qui veut dire aussi qu'il les efface à mesure qu'elles se produisent, que ce système perception conscience est donc un système temporel. Mais pour nous, ayant lu Husserl, cela signifie que *son fonctionnement consiste* précisément et *nécessairement dans une agrégation de réentions primaires qui deviennent secondaires à*

*mesure qu'elles se produisent, c'est à dire qu'elles disparaissent dans la mémoire, et passent dans un autre système.*

Et c'est pourquoi Freud ajoute

en ce qui concerne le système C., le processus d'excitation y devient conscient, mais sans y laisser la moindre trace durable, toutes les traces de ce processus qui servent de base au souvenir résulte de la *propagation de l'excitation aux systèmes intérieurs voisins*. (Freud 1923 : 31)

Or, cette *direction* descendante du système C vers les systèmes intérieurs voisins est *très métaphysiquement unilatérale* : Freud manque l'horizon d'attente que constituent les rétentions secondaires en tant que, chargées traumatiquement, elles portent une dynamique qui sélectionne dans les rétentions primaires du système C. On retrouve ici la question de l'évanescence du flux, c'est à dire l'aporie de la rétention primaire, qui n'est une aporie que tant qu'on n'a pas su la distinguer de la secondaire *dans un processus par où elle passe du primaire au secondaire* :

Le système C présenterait donc cette particularité que contrairement à ce qui se passe dans tous les autres systèmes psychiques le processus d'excitation ne produit aucune modification durable de ses éléments, mais s'évanouit pour ainsi dire par le fait qu'il devient conscient. (Freud 1923 :31)

Freud ajoute enfin, et c'est une description des rétentions secondaires traumatiques, que « les plus intenses et les plus tenaces de ces souvenirs sont ceux laissés par des processus qui ne sont jamais parvenus à la conscience. » (Freud 1923 : 30) Mais le système PC ne peut pas conserver de tels restes, car s'il en était ainsi, « la capacité de ce système à recevoir de nouvelles excitations ne tarderait pas à se trouver limitée. » (Freud 1923 : 30) On ne peut qu'être d'accord. Mais cela n'empêche qu'il y ait des rétentions primaires, ainsi que des tertiaires, et que les secondaires étant à distinguer entre stéréotypiques et traumatiques, il faut repenser en totalité la question de la projection aussi bien que récuser l'opposition entre intérieur et extérieur : c'est ce que je tente de faire en revisitant la question de l'économie libidinale au regard d'une organologie générale.

Freud, qui oppose le système PC au reste du système psychique, le situe entre « intérieur » et « extérieur » et comme la *surface* du système, et il pose qu'

un événement tel qu'un traumatisme extérieur produira toujours une grave perturbation dans l'économie énergétique de l'organisme et mettra en mouvement tous les moyens de défense. (Freud 1923 : 36)

Or, l'organisme ne peut être affecté par un traumatisme *extérieur* que dans la mesure où il l'attend, que dans la mesure où, en tant que chargé protentionnellement, il est affectable par ce traumatisme extérieur qu'il contient déjà en puissance, dirait Aristote, et qui ne lui est donc pas totalement extérieur. Sinon, soit il ne serait pas affecté par lui, soit il serait purement et simplement détruit par lui. Freud poursuit cependant en décrivant ce que je considère constituer l'intégration des rétentions/sélections primaires traumatisantes (produites par les rétentions secondaires traumatypiques) au sein des rétentions secondaires (comme devenir secondaires des rétentions primaires autrement dit) selon un chemin que Derrida a décrit comme une différance, mais qui constitue ici pour moi ce que Simondon caractérise comme le processus de résonance interne en quoi consiste le processus d'individuation :

Comme il n'est plus possible d'empêcher l'envahissement de l'appareil psychique par de grandes quantités d'excitation, il ne reste à l'organisme qu'une issue, s'efforcer de se rendre maître de ces excitations, obtenir leur immobilisation psychique d'abord, leur décharge progressive ensuite. (Freud 1923 : 36-37)

Dans mon propre vocabulaire, la question devient celle de la manière dont le système psychique, comme processus d'individuation, va tendre à se synchroniser pour lutter contre sa propre diachronicité, qui se produit à l'occasion de la prétextualité du dehors. Mais ce que n'arrive pas à comprendre Freud ici, c'est que, comme le dit Aristote, l'acte du sensible est aussi l'acte du sentant : le « dehors » est *produit* par le « dedans ».

Si le cerveau peut être mis dans une cuve, la question est la *facture* de cette cuve. Il y a toutes sortes de cuves, et le cerveau, via le corps, a toujours déjà été dans une sorte de cuve. Le corps est ce qui, comme condensateur de charges et théâtre de décharges, interface le cerveau avec cette cuve, et la cuve est ce qui configure les agencements et dispositifs où circule une énergie libidinale, dont les agencements et dispositifs qui trament la cuve, et qui en constituent le fond et la paroi, ou le milieu plus ou moins fluide, ne sont pas simplement des moyens, mais bien des éléments constitutifs, des tenseurs et des transducteurs, comme dispositifs rétentionnels où se co-individuent le psychique, le social et le techno-logique à travers leurs relations transductives.

Quant à la topique freudienne, elle laisse entendre qu'on doit localiser l'inconscient, par exemple dans une zone sub-corticale, ce qui est évidemment tout à fait niais. *L'inconscient n'est pas quelque part ailleurs que le conscient* : c'est un mode d'être dans un réseau, un agencement qui fait que dans ce réseau, il y a des rets qui constituent de l'inconscient selon des équilibres métastables, c'est à dire précaires, établis autour de noyaux. Et quant au fonds hérité que Freud nommera ensuite le ça, et qui relie ces

noyaux, ce n'est pas simplement un dispositif biologique, contrairement à ce que laisse croire l'*Abrégé de psychanalyse* : c'est un dispositif rétentionnel dont le cerveau et l'ADN sont l'une des composantes, la composante du vif, qui n'est cependant rien sans le mort – le mort, c'est à dire aussi ce que Lacan appelle le nom du père, tué par le couteau de la horde primitive dressée contre lui qui peut dès lors revenir comme esprit.

## **BIBLIOGRAPHIE**

Auriol, B. (1998). Du cognitivisme à la psychanalyse. *Chronique*, 4, 113-121.

Freud, S. (1923). Au-delà du principe de plaisir. Dans *Essais de psychanalyse* (1968). Paris : Petite Bibliothèque Payot.

Freud, S. (1992). *Malaise dans la civilisation*, trad. Chr. et J. Odier. Paris : Presses Universitaires de France.

Husserl, E. (1964). *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Paris : Presses Universitaires de France.

Stiegler, B. (2004). *De la misère symbolique 1. L'époque hyperindustrielle*. Paris: Galilée.